



HAL
open science

Exil et post-exil

Alexis Nuselovici (nouss)

► **To cite this version:**

| Alexis Nuselovici (nouss). Exil et post-exil. 2013. halshs-00861334

HAL Id: halshs-00861334

<https://shs.hal.science/halshs-00861334>

Preprint submitted on 16 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



fondation
maison des
sciences
de l'homme

Collège d'études
mondiales

Séminaire
L'expérience
de l'exil

Exil et post-exil

Alexis Nuselovici (Nous)

N°45 | septembre 2013

Les expériences et identités exiliques aujourd'hui ne répondent pas aux critères connus. On peut avoir la nostalgie d'un pays que l'on n'a jamais connu, éprouver le manque d'une langue que l'on n'a jamais parlée. Le concept de post-exil veut rendre compte du phénomène en recevant trois compréhensions : le post-exil comme l'après-exil, le retour d'exil, le terme de l'épreuve ; exil et post-exil comme deux expériences distinctes et successives au sein d'un parcours individuel ou au gré d'un passage générationnel ; exil et post-exil comme deux modes de manifestation ou d'expression de l'exilience dans un rapport dialectique de concomitance.

Working Papers Series

Exil et post-exil

Alexis Nuselovici (Nous)

Septembre 2013

L'auteur

Alexis Nuselovici (Nous) est professeur de littérature générale et comparée à l'Université d'Aix-Marseille. Il a jusque récemment occupé le poste de *Chair of Modern Cultural Studies* à l'Université de Cardiff (Royaume-Uni) et a enseigné auparavant à l'Université de Montréal. Il a été professeur invité au Brésil, en Turquie, en Espagne et en France.

Directeur ou membre de plusieurs équipes de recherche internationales, il est responsable du séminaire « L'expérience de l'exil » au Collège d'études mondiales.

Il a publié une dizaine de livres dont *Plaidoyer pour un monde métis* (2005) et *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement* (2010).

Le texte

Ce texte a été rédigé dans le cadre du séminaire « L'expérience de l'exil » du Collège d'études mondiales (septembre à mai 2013, Paris).

Ce texte fait partie d'une série, que l'on retrouvera en ligne :

<http://wpfmsh.hypotheses.org/category/college-detudes-mondiales/lexperience-de-lexil>

1. Alexis Nuselovici (Nous), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.
2. Alexis Nuselovici (Nous), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
3. Alexis Nuselovici (Nous), *Exilance : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
4. Alexis Nuselovici (Nous), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
5. Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

Citer ce document

Alexis Nuselovici (Nous), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.

© Fondation Maison des sciences de l'homme - 2013

Informations et soumission des textes :

wpfmsh@msh-paris.fr

Fondation Maison des sciences de l'homme
190-196 avenue de France
75013 Paris - France

<http://www.msh-paris.fr>

<http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP>
<http://wpfmsh.hypotheses.org>

Les Working Papers et les Position Papers de la Fondation Maison des sciences de l'homme ont pour objectif la diffusion ouverte des travaux en train de se faire dans le cadre des diverses activités scientifiques de la Fondation : Le Collège d'études mondiales, Bourses Fernand Braudel-IFER, Programmes scientifiques, hébergement à la Maison Suger, Séminaires et Centres associés, Directeurs d'études associés...

Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteur et ne reflètent pas nécessairement les positions institutionnelles de la Fondation MSH.

The Working Papers and Position Papers of the FMSH are produced in the course of the scientific activities of the FMSH: the chairs of the Institute for Global Studies, Fernand Braudel-IFER grants, the Foundation's scientific programmes, or the scholars hosted at the Maison Suger or as associate research directors. Working Papers may also be produced in partnership with affiliated institutions.

The views expressed in this paper are the author's own and do not necessarily reflect institutional positions from the Foundation MSH.

Résumé

Les expériences et identités exiliques aujourd'hui ne répondent pas aux critères connus. On peut avoir la nostalgie d'un pays que l'on n'a jamais connu, éprouver le manque d'une langue que l'on n'a jamais parlée. Le concept de post-exil veut rendre compte du phénomène en recevant trois compréhensions : le post-exil comme l'après-exil, le retour d'exil, le terme de l'épreuve ; exil et post-exil comme deux expériences distinctes et successives au sein d'un parcours individuel ou au gré d'un passage générationnel ; exil et post-exil comme deux modes de manifestation ou d'expression de l'exilience dans un rapport dialectique de concomitance.

Mots-clefs

exil, post-exil, exilience

Exile and Post-exile

Abstract

Exilic experiences and identities nowadays escape current criteria. One can feel nostalgic for a country he/she has never lived in; one can feel a longing for a language he/she never spoke. The concept of post-exile is proposed here to define such a phenomenon which shall be understood in three ways: the end of exile or the return from exile; exile and post-exile as a succession of two stages in the exilic experience; exile and post-exile dialectically linked as two means of expression or two forms of manifestations.

Keywords

exile, post-exile, exilience

Sommaire

Introduction	5
La flèche de l'exil	7
Après l'exil	8
Deux expériences successives	11
Deux modes d'exilience	13
Conclusion	17
Bibliographie	18

Il est un air pour qui je donnerais...

G. de Nerval

Introduction

Depuis près d'un siècle sont apparues de nouvelles expériences ou identités exiliques que ne peuvent cerner les anciennes catégories de l'exil compris comme bannissement ou comme fuite. Il importe de les approcher pour justement y repérer la marque de l'exilance qu'elles partagent avec les manifestations précédentes. On peut aujourd'hui avoir la nostalgie d'un pays que l'on n'a jamais connu, éprouver le manque d'une langue que l'on n'a jamais parlée. Les Juifs et les Arméniens de deuxième ou troisième générations, les *beurs* et les *blacks*, jeunes issus de l'émigration maghrébine, caribéenne ou africaine, les enfants de ceux venus des territoires du Levant en témoignent. Le domaine artistique actuel fournit de nombreux exemples de ces nouvelles identités déracinées qui sont autant d'expériences de métissage. Une distinction a pu être opératoire entre l'exode, tension chargée de regret vers un pays promis, et l'exil, tension chargée d'espoir vers un pays quitté. Ces tensions sont désormais redéfinies. Centre et périphérie, métropole et outre-mer, ces références ne sont plus de mise.

Une des raisons de ce brouillage apparaît d'un second constat. Le nouveau paysage communicationnel dessiné par les technologies contemporaines exerce une influence massive sur la pensée du lieu, du territoire et, partant, sur celle de l'exil. Ces dispositifs de déplacement et de contact virtuels perturbent ce que Derrida appelle « l'ontologie nationale » (Derrida J., 1993 : 137), la détermination d'une identité en fonction d'une situation localisée. Comment ne pas réviser les notions de nation, de patrie, de *homeland* à l'ère du cyberspace ? La subjectivité comme citoyenneté est défaite en même temps que sa conception comme appartenance à un lieu même si d'autres communautés à fonction politique peuvent se constituer dans l'espace du virtuel. La disjonction et l'accélération produites par ces technologies créent une condition d'exil généralisé où partout et nulle part se confondent. Je peux, potentiellement¹, de partout être connecté à partout et donc

1. Il faut insister sur la dimension potentielle de l'assertion. En dépit du développement exponentiel des appareillages de télécommunication mobile (téléphones et ordinateurs

me sentir nulle part. En outre, le partout me sera visible sur écran et ces prothèses visionnantes devenues de plus en plus petites, elles multiplient le partout. Et le nulle part. Inflation du diagnostic d'Hamlet: « «Out of joint» n'est pas seulement le temps, mais l'espace, l'espace dans le temps, l'espace-temps » (*Id.*).

Quoique la nature des expériences soit incommensurable, l'ampleur des mouvements migratoires et des déplacements de populations à l'échelle mondiale et le développement technologique des transports et des communications amenuisant, jusqu'à l'effacement dans le second cas, les distances provoque une radicale transformation dans les perceptions et constructions des identités spatiales et des appartenances territoriales. La dis-location, au sens étymologique, de ce système référentiel entraîne la dislocation, au sens structurel. Nous baptisons post-exil le phénomène qui en est à la fois le résultat et le révélateur.

L'exilé est un étranger par contingence. Lorsque cette étrangeté devient ontologique, lorsqu'elle se détache des conditions empiriques, avec implantation, réussie ou non, sur une ou plusieurs générations, on parlera de post-exil. L'exilé² a quitté un pays. Le post-exilé est celui qui s'éprouve davantage hors d'une identité que d'un territoire. Hors de l'identité qui devrait être la sienne, celle du pays où il est né mais où n'est pas né son père ou son grand-père, sans pouvoir se réfugier dans l'appartenance qui est la leur, le pays où lui n'est pas né. C'est-à-dire que son identité est vécue, perçue, pensée comme un territoire. Il s'exile de la notion territoriale de territoire pour vivre l'exil d'une identité territoriale qui ne relève même plus d'un territoire identitaire. Il territorialise une entité immatérielle, il fixe une mobilité. Il habite l'inhabitable, il habite son exil, fait sa demeure de l'absence, vraie ou fantasmée³.

Au demeurant, même pour l'exilé, le retour au pays natal est marqué d'impossible. Les témoignages s'accordent à dire qu'il est rarement effectif. Est-ce le pays ou l'individu qui a changé ? Peu importe. Le retour n'a pas (de) lieu. Il ne suffit

portables), la proportion des usagers de l'internet au monde n'est que de 34,3 % en juin 2012 selon le site www.internetworldstats.com, voire un chiffre inférieur selon d'autres sources. Les pourcentages sont ensuite fort variable selon l'âge, le niveau social et autres paramètres.

2. Le masculin du pronom et des termes généalogiques ne répond qu'à un souci d'efficacité expressive.

3. Voir Boym S., 2001.

pas à Ulysse de regagner Ithaque pour redevenir lui-même et retrouver sa place, il doit encore se battre contre les prétendants, c'est-à-dire que son identité lui est refusée. Et sa victoire est due au concours des «dieux immortels», chance qui n'est pas donnée à tous.

L'exil se nourrit de l'effectivité d'un territoire quitté, volontairement ou non, alors que le post-exil nourrit le fantasme d'un territoire perdu. Le premier se résout, ou non, en travail de deuil alors que le second s'installe en posture mélancolique. Le chant africain des esclaves en exil devient blues puis jazz, porteurs, eux, de la complainte post-exilique qui transforme la douleur du déracinement en souffrance ontologique. La musique klezmer naquit d'un premier exil qui amena des communautés juives jusqu'en Europe de l'Est puis elle la quitta pour les Etats-Unis où elle convola en noces post-exiliques avec le jazz, union bénie dont la descendance s'affiche, dans les dernières décennies, en electro-klezmer, salsa-klezmer et autre reggae-klezmer. Post-exiliques sont fado et flamenco car s'ils pleurent un pays absent, ils n'en figurent pas les paysages.

L'exil est uniterritorial : soit l'exilé demeure figé dans un sentiment d'appartenance au pays quitté, soit il verse dans l'acceptation d'une nouvelle appartenance. Le post-exil permet l'ambiguïté métisse d'une revendication identitaire plurielle. C'est en ce sens que le post-exil doit sa *posture* au post-modernisme qui valorise la multiplicité et la non-contradiction. Il joue en outre d'un signifiant ouvert qui peut se rapporter à divers signifiés. Ainsi, Paul Gilroy désigne la mouvance des cultures noires d'Afrique, d'Europe et des Amériques par le terme de *Black Atlantic*, « l'Atlantique noire » (Gillroy P., 1993). Cet ensemble culturel transnational, abandonnant un rattachement mémoriel unitaire, trouve sa créativité dans les interactions opérant, d'une part, entre les différentes traditions noires et, d'autre part, entre celles-ci et les cultures d'accueil. Le domaine musical est privilégié à ce titre, du rythm-and-blues au reggae et au rap, mais les identifications croisées entre populations noires américaines, caribéennes et européennes sont multiples. Le Brésil citera la Jamaïque et le Sénégal citera le Brésil. Et si le raï se mêle d'afro-beat et le rap de rythmes hispaniques, c'est que les traditions post-exiliques se rencontrent indépendamment des filiations historiques:

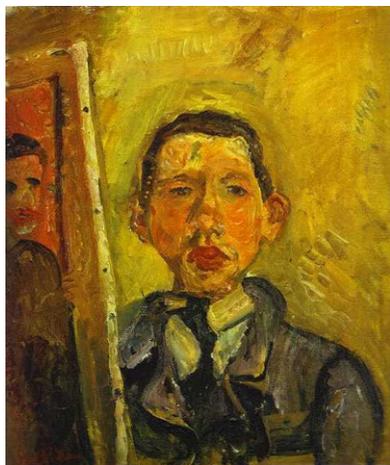
Le signifiant ouvert du post-exil s'avère par ailleurs utile à comprendre le destin des sujets issus de traditions de migrations, aux étapes nombreuses. L'exode d'Égypte puis l'exil de Jérusalem vers «les rives de Babylone» modèlent les errances ultérieures du judaïsme diasporique. L'hégire de Mahomet qui donne à l'islam son calendrier préfigure les déplacements transcontinentaux de communautés musulmanes à partir du Proche-Orient. Les traditions de migration ajoutent aux mythes fondateurs les aléas des circonstances historiques. Le migrant haïtien quitte son île pour la France ou l'Amérique du Nord après que son ancêtre eut quitté l'Afrique. René Depestre, à cet égard, parle joliment de poupées russes pour évoquer ses itinéraires, d'Haïti en France, en passant par La Havane, São Paulo et autres capitales. Esther Heboyan, née à Istanbul d'une famille arménienne, a vécu en Allemagne, en France, aux Etats-Unis et enseigne en France⁴. Nabokov : Russie-Angleterre-Allemagne-France-États-Unis-Suisse. Un noyau dur d'identité exilique persiste-t-il dans ces cas? Le multimigrant traîne derrière lui plusieurs valises et plusieurs manteaux sur son dos, voire plusieurs passeports dans sa poche. Sa nostalgie est plurielle, métisse de langues et de cultures. Un dispositif de distanciation s'installe en permanence par rapport à toute identité, et l'exilique n'y suffisant pas, la conscience post-exilique devient l'habitable d'images exiliques multipliées qu'elle fait scintiller comme un prisme. Dans ces exils successifs, dans leur enchaînement, c'est l'origine qui se fait de moins en moins marquée, de plus en plus masquée, elle pâlit, elle s'estompe car une origine trouve son affirmation forte dans l'unicité (être de quelque part, d'*un* quelque part). L'exilience, en quelque sorte, se purifie, se raffine, s'enrichit, se plie vers ce que j'ai appelé précédemment l'exil absolu dont Kaspar Hauser est l'incarnation⁵.

Nulla surprise à ce que les écrivains du post-exil pratiquent volontiers l'hétéronymie. Les écrivains ainsi qualifiés gardent l'affect exilique à distance, quelle qu'en soit leur expérience, et trouvent en l'exilience une énergie créatrice, ce qui diffère de prendre l'exil comme thème. Et ce qui est manifeste chez les écrivains est non moins valable chez tout individu : si l'exilience peut demeurer

4. Voir *infra*.

5. Voir mon article : Alexis Nuselovici (Nouss), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.

inactive, passive, ou active négativement, productrice de symptômes dépressifs ou paranoïaques, elle peut aussi devenir énergie vitale, d'autant plus puissante qu'elle s'alimente à plusieurs sources, deux sinon plus. Ces écrivains passent d'un nom à l'autre pour eux-mêmes ou pour leurs personnages, comme d'autant de pays, comme si une vie ne suffisait pas, comme si une vie unique trahirait la multiplicité de leurs vécus : Fernando Pessoa (en exil dans son propre pays, comme Kafka), Edmond Jabès (en exil d'Égypte et surtout en exil dans ou du désert), Romain Gary (en exil d'une Lituanie russophone et yiddishophone), autant d'exemples auquel s'ajouterait le post-exotisme d'un Antoine Volodine qui se mâtine naturellement de post-exil.



Chaim Soutine, *Self-Portrait*, 1918

© The Art Museum, Princeton University

Autre exilé qui parlait russe et yiddish, le peintre Soutine, l'ami de Modigliani. En 1918, il peint un autoportrait. Étonnant non dans le style qui sera celui de l'artiste sa vie durant (distorsion des formes, exagération des traits) que dans la structure. Le peintre fait face au spectateur, bien visible à droite de la toile dont on voit l'endos mais sur celui-ci surgit une autre figure tournée vers le spectateur et rappelant celle du peintre alors que la surface devrait être vierge puisque l'autoreprésentation est censée apparaître sur le côté invisible de la toile. Comment concevoir ces deux personnes qui font face au spectateur ? Le peintre, d'accord, mais l'autre ? Un visage nous est donné à voir et un second tandis que la manière dont le peintre se voit – le visage que Soutine se donne – nous demeure inconnu. L'autoportrait d'un exilé fournit habituellement la représentation d'une figure exilique ; celui-ci, par son dédoublement, révèle

une inquiétude post-exilique. *Spaltung*, scission, dédoublement qui n'est pas que la division entre deux appartenances, davantage une fêlure, une brèche, la profondeur d'un creusement entre exil et post-exil au sein de l'exilance. Scission de l'exilance, scission exiliante.

La flèche de l'exil

« À ton avis, pourquoi un mec comme Dante a été obligé de partir en exil ? Et pourquoi il a écrit un bouquin sur l'Enfer ? C'est le hasard, tu crois ? » (Benacquista T., 1998 : 222). Antoine, l'employé des wagons-lits et héros malgré lui de l'intrigue policière que Tonino Benacquista plante sur un Paris-Venise en hiver, déteste Florence et cite à l'appui l'auteur de la *Divine Comédie* qui dut effectivement quitter Florence en 1301 et demeurer en exil jusqu'à sa mort en 1321, âgé de 56 ans, un exil où il composa la *Commedia*. Si détestable, Florence, qu'il vaudrait mieux la fuir. Dante n'aurait sans doute pas partagé ce sentiment, lui qui nourrissait un profond attachement pour sa ville natale et se présentait dans ses *Épîtres* en latin comme « florentin et exilé contre mérite »⁶. Malgré le goût discutable du locuteur, on peut, un instant, lui emboîter le pas : l'exil est-il un enfer ?

Remarquons d'emblée que, pour ce qui est de la *Divine Comédie*, ce n'est pas dans l'« Enfer » que Dante évoque l'exil mais dans le « Paradis », sous la forme d'une prophétie de Cacciaguida, son arrière-arrière-grand-père, venue répondre à une angoisse de l'auteur-voyageur quant au futur. Dans la dernière partie, donc, comme si l'exil faisait partie d'un parcours nécessaire et obligé mais à son terme, sur le versant lumineux, une épreuve, certes, inscrite toutefois dans une économie rétributoire.

« Tu quitteras toutes les chères choses/plus tendrement tenues ; tel est le dard/que décoche premier l'arc de l'exil. / Tu sauras comme il a saveur de sel/le pain d'autrui, et comme est dur chemin/l'autrui perron à gravir ou descendre » (Dante 1976 : 1520). L'exilance vécue sur le modèle du tir à l'arc, telle une projection, ce qui rejoint l'étymologie : *ex-sal*, hors de et *aller de l'avant*. Toutefois, comme pour l'art du tir à l'arc dans la spiritualité zen, l'important n'est pas la cible, la toucher vient après le gain du tir lui-même qui repose sur la succession d'une tension et d'une projection. L'exilance connaît les deux phases : tension où le sujet exilé se centre, se concentre sur

6. f. Dante, 1976 : 748, 752, 754.

lui-même pour se protéger ou pour se ressourcer, puis projection lorsqu'il ose tenter une insertion dans le nouveau milieu. Mouvement anticipatoire qui conjure le temps autant que l'espace. Ce qui est normal car l'expérience exilique se vit d'abord dans une dimension temporelle dès lors que le sujet apprenne ou admette un départ à venir, entraînant inévitablement une projection, nourrie d'espoir ou d'effroi, le syndrome du seuil.

Idée de projection qu'André Gide mentionne au sujet de Maurice Barrès dans un propos rapporté par Walter Benjamin :

« Les déracinés » – Gide n'a qu'aimable railerie pour une métaphore poétique qui passe si complètement à côté de la nature véritable. « J'ai toujours dit qu'il était dommage pour Barrès d'avoir la botanique contre lui. Comme si l'arbre se restreignait, comme si au contraire il ne cherchait pas instinctivement à étendre ses branches au loin, dans l'espace aérien. C'est un malheur pour les écrivains de tout ignorer des sciences naturelles. (Benjamin W., 2000 : 37)

Merci à Gide de déplacer ainsi notre réflexion sur l'exilance du côté de la nature. Être exilé ne serait donc pas un destin ou une épreuve dérogeant totalement à l'ordre naturel. Que les gardeurs de frontières de tout poil l'entendent !

Quoiqu'il en soit, l'idée de projection trace la voie d'un dédoublement notionnel entre exil et post-exil perçus comme deux phénomènes distincts mais non contradictoires qui peuvent recevoir trois compréhensions. La première est la plus simple, interprétant le post-exil comme l'après-exil, le retour d'exil, le terme de l'épreuve, la fin de l'expérience exilique, en supposant qu'un tel achèvement soit possible. Exil et post-exil peuvent aussi être compris comme deux expériences distinctes et successives au sein d'un parcours individuel ou au gré d'un passage générationnel. Enfin, exil et post-exil peuvent désigner deux modes de manifestation ou d'expression de l'exilance non plus dans une succession ni même dans une dimension chronologique mais dans un rapport dialectique de concomitance.

Après l'exil

La fin de l'expérience exilique. Est-elle réelle ? Ulysse de retour à Ithaque ne retrouve pas son Ithaque et Ithaque ne le reconnaît pas. Banalité du propos : on peut retourner sur ses pas, refaire la route à l'envers mais le temps, lui, ne se remonte

pas. À moins que ce ne soit le contraire et que seul le temps puisse se remonter. Car pour le moins, possible ou impossible, le retour est énigmatique, pour emprunter la formule employée par Dany Laferrière dans le titre de son livre, *L'énigme du retour*, roman lui-même énigmatique dans sa forme.

On peut pourtant y croire, nourrir le rêve du retour. Un désir exprimé par exemple dans la poésie de Bertolt Brecht⁷, un des poètes ayant écrit directement sur l'exil et le prenant comme thématique explicite, à l'instar d'Ovide, Victor Hugo ou Nazim Hikmet. Il reconnaît la compagnie du premier dans un poème intitulé « Visite chez les poètes en exil » qui rapporte un rêve amenant un visiteur dans « la cabane des poètes en exil ». Ovide, Po-Chu-Yi, Villon, Dante, Voltaire, Heine, Shakespeare et Euripide l'y accueillent, chacun y allant de son conseil et le poème concluant sur une remarque sombre de Dante: « Toi, sait-on tes vers par cœur? Ceux qui les savent/Sont-ils sûrs d'échapper à la persécution? » (Brecht B., 1966 : 52-53, trad. M. Regnault)

Fuyant le nazisme, Brecht quitte l'Allemagne en février 1933 et s'installe au Danemark après quelques séjours dans divers pays européens. Déchu de sa nationalité allemande en 1935, il demeure en Suède puis en Finlande de 1939 à 1941, lorsqu'il gagne la Californie. Chassé des États-Unis en 1947 par l'administration maccarthyste, il s'installe définitivement en Allemagne de l'Est en 49, jusqu'à sa mort en 1956. Années d'exil et années d'écriture. La langue n'est jamais innocente, Brecht vit son exil en poète:

SUR LE SENS DU MOT ÉMIGRANT

J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait : émigrants/Le mot veut dire expatriés; mais nous/Ne sommes pas partis de notre

7. Accorder une place importante à Brecht ne va pas quelque hésitation. À un premier niveau par ce que si l'œuvre est là, imposante et indispensable dans la modernité européenne, l'engagement politique de Brecht peut susciter une certaine réserve, voire déranger, par sa tolérance à l'endroit de l'autoritarisme soviétique. Ce premier niveau est finalement assez banal dans le contexte du XX^e siècle où la question du lien entre création artistique et engagement politique se pose à répétition. Dans le cas de Brecht, la question se double d'une autre : celle la paternité de ses œuvres, en l'occurrence leur maternité puisqu'il a été montré qu'une part fort importante de ses écrits, dont ceux rédigés pendant ses années d'exil, a été produite par son entourage féminin et que le mot d'exploitation décrirait adéquatement la situation, portant une ombre sur les valeurs mêmes que Brecht défendait. La qualité intrinsèque des poèmes demeure et leur pertinence pour notre analyse est entière.

gré/Pour librement choisir une autre terre;/
Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre
ailleurs, toujours s'il se pouvait. /Au contraire
nous avons fui. Nous sommes expulsés, nous
sommes des proscrits/Et le pays qui nous re-
çut ne sera pas un foyer mais l'exil. (*Ibid.* : 131,
tr. G. Badia et C. Duchet)

Parce que le départ fut imposé, son anormalité sup-
pose le retour, un après, et le post-exil en acquiert
une fonction stratégique dans le cadre du combat
politique que mène Brecht et dont l'exil n'est qu'un
des épisodes. Dans ses vers où lyrisme et propa-
gande voisinent harmonieusement, il va afficher
la conviction de son retour et de la victoire sur le
nazisme. En exil, il vit déjà le post-exil, par anti-
cipation et projection, prolongeant en somme la
trajectoire de la flèche exilique, l'image de Dante :

Certes, le doute guette :

PENSÉES SUR LA DURÉE DE L'EXIL

I Ne plante pas de clou au mur!/Jette ta veste
sur la chaise!/Pourquoi prévoir pour quatre
jours? /C'est demain que tu rentreras. [...]
Baisse ta casquette si tu croises des gens!
Pourquoi feuilleter un lexique étranger?/La
nouvelle qui va te rappeler chez toi/Est d'une
langue que tu sais. [...]

II Regarde au mur le clou que tu y as plan-
té!/Quand donc crois-tu rentrer chez toi?
[...] (*Ibid.* : 131-132, tr. G. Badia et C. Duchet)

Si l'inquiétude admet une réalité puisque l'exilé
ne sait pas quand il rentrera, la conviction du
retour n'en est pas affectée. L'exil n'est pas accep-
table lorsqu'il se vit sous les palmiers de Califor-
nie – erreur de casting :

ELEGIES HOLLYWOODIENNES

IV Sous les verts poivriers/Les musiciens font
le trottoir, ils vont par deux/Avec les écrivains.
Bach a en poche/Un quatuor pour partie car-
rée, /Dante fait onduler ses maigres fesses.
(Brecht B., 1967 : 60-61)

Le retour se fera car la conscience culturelle le
demande autant que la conscience politique :
« ALLEMAGNE/Hitler, pour sûr, sera chassé./
Si nous nous en donnons la peine./Alors notre
chère Allemagne,/L'Allemagne reflourira. »
(*Ibid.* : 39, tr. Guillevic)

L'exil de Brecht ne fut pas solitaire. Et si ses
années d'exil furent fécondes, le fait qu'il y ait été
accompagné a été conséquent et les conversations
entre exilés – un texte théâtral écrit en Finlande
en 1941 et publié de manière posthume porte ce
titre : *Flüchtlingsgespräche* – ne manquèrent pas de
le stimuler. Parmi ces compagnons, Walter Ben-
jamin, un lien qui a rendu certains dont Adorno,
son ami, hésitants, prompts à accuser Brecht
d'avoir exercé une influence néfaste sur Benjamin,
notamment sur le plan du marxisme. La dénon-
ciation tourne court car il semble évident que la
puissance de pensée du philosophe berlinois le
protégeait de toute manipulation.

L'itinéraire exilique de Benjamin fut plus sim-
ple que celui de Brecht: après avoir entrepris de
courts voyages en Europe dès 1912, le menant
en Italie, Suisse, France et URSS, il quitte l'Alle-
magne en 1933 pour Paris et restera en France, «
pays des exilés » (Benjamin W., 2000a : 203), jus-
qu'à son suicide le 26 septembre 1940 à la fron-
tière espagnole, poursuivi par la Gestapo. C'est
en 1934 qu'il rejoint Brecht au Danemark pour
plusieurs séjours, nourris de dialogues incessants.
En 1938-39, alors qu'ils étaient donc tous deux
en exil, Benjamin consacra à Brecht un texte où il
commente ses poèmes. Sur *Extraits d'un manuel
pour les habitants des villes*, cycle de poèmes poli-
tiques et de résistance à l'hitlérisme, Benjamin
livre la remarque suivante :

[...] toute personne qui milite pour la classe
exploitée est un émigré dans son propre pays.
Pour le communiste lucide, le dernier lustre de
son activité politique dans la République de
Weimar signifia une crypto-émigration, vécue
comme telle par Brecht. Ce fut là, peut-être, le
motif le plus direct de la création de ce cycle.
La crypto-émigration préparait la véritable;
elle préparait aussi l'illégalité. (Benjamin W.,
2000b : 247)

La crypto-émigration de Benjamin correspond au
post-exil : les militants communistes éprouvent
l'après au sens où ils vivent une expérience exi-
lique avant même d'en connaître la situation
concrète. C'est un cas d'exilance, condition et
conscience, où la conscience est indépendante de
la condition et la précède.

Si l'amitié exilique entre le poète et le philo-
sophe s'appuie sur une communauté de destin,
elle dévoile aussi une profonde estime mutuelle.
Dans ces commentaires, Benjamin consacre à

Brecht et à ses poèmes la même acuité interprétative que dans ses autres essais de critique littéraire, affirmant qu'un tel exemple de poésie actuelle doit se lire « comme un texte classique » (*Ibid.* : 227) illustrant ainsi l'estime qu'il porte à l'auteur de *Mahagonny*. En vis-à-vis, Benjamin tient une place importante dans les poèmes de Brecht consacrés à l'exil, des vers qui dégagent un ton de vérité que seul celui qui a vécu l'expérience pourrait exprimer. Un poème intitulé crument « La liste des pertes » (Brecht B., 1967 : 53, tr. G. Badia et C. Duchet) inscrit Benjamin parmi les quatre proches, tous sur la liste noire des nazis, que la mort « a pris » à Brecht.

Tout ce que la critique a pu aligner d'arguments négatifs à l'endroit du lien entre Brecht et Benjamin s'évanouit lorsqu'on lit les deux poèmes que Brecht écrivit à la mémoire de Benjamin, tous deux affichant explicitement dans leurs titres la donnée exilique. Le premier ne cesse d'être poignant lorsqu'on garde souvenir de la série de trois photos conservée aux archives Bertolt Brecht de *l'Akademie des Künste* à Berlin, joyau de témoignage visuel représentant Brecht et Benjamin jouant aux échecs en plein air, peut-être lors d'un séjour de Benjamin au Danemark.

A WALTER BENJAMIN, QUI SE SUICIDA ALORS QU'IL FUYAIT DEVANT HITLER

Fatiguer l'adversaire était ta tactique préférée/
Lors des parties d'échecs à l'ombre du poirier.
/L'ennemi qui t'a fait quitter tous tes papiers/
Par des gens comme nous ne se laisse pas fatiguer. (*Ibid.* : 51, tr. G. Badia et C. Duchet)

Le jeu d'échec pourrait aisément être porté au rang des métaphores nous aidant à comprendre l'expérience exilique. En négligeant le faible encombrement d'un échiquier qui en fit de tout temps un jeu privilégié pour exilés – le violon partage un avantage similaire sur le piano –, quatre raisons à avancer pour proposer l'analogie, alignées sur quatre règles et quatre attitudes en regard :

- Toujours un mouvement ou plus d'avance dans la tête du joueur : l'exilé ne peut improviser car il n'est jamais certain de maîtriser les règles et paramètres éclairant une situation et la spontanéité lui est interdite.
- Regard du joueur sur une situation spécifique analysée accompagné d'un regard sur

l'ensemble de la partie : l'exilé doit inscrire ses actions dans un plan d'ensemble car chacune, telle la pièce d'un puzzle contribue à la construction de l'ensemble situationnel qui, dans son cas, n'est jamais un donné.

- Déplacement d'une seule pièce à la fois : l'exilé tend à détailler et minimiser ses interventions et ses gestes comme s'il ne pouvait présenter son entière personnalité tant son identité est complexe, connectée aux deux cultures (ou plus) qui la façonnent.
- Un mouvement puis un mouvement pour l'autre (l'adversaire) = l'exilé avance son vécu en interaction avec le milieu d'accueil dont il doit toujours tenir compte, faute de spontanéité (voir première règle).

Le second poème que Brecht consacre à Benjamin évoque directement son suicide et en prend la mesure philosophique :

SUR LA LIBRE MORT DE L'EXILÉ W. B.

J'apprends que tu as levé la main sur toi-même/Devançant ainsi le bourreau. /Après huit ans d'exil passés à observer la montée de l'ennemi, /Rejeté à la fin vers une frontière infranchissable/Tu as franchi, me dit-on, une frontière franchissable.//Des empires s'écroulent. Les chefs de bande/Paradent en jouant les hommes d'Etat. Les peuples/Disparaissent, invisibles sous l'armement.//Ainsi l'avenir est dans la nuit et les forces des bons/Sont chétives. Tout cela tu le vis/Quand tu détruisis ton corps torturable. (*Ibid.* : 52, trad. G. Badia et C. Duchet)

Il est nécessaire d'indexer l'exilance non sur le retour, possible ou impossible, mais sur le risque de mort que l'expérience compte⁸. Comme si l'exil ultime, celui dont on ne peut jamais revenir, donnait la mesure de toute autre expérience exilique. Brecht exprime une idée similaire lorsqu'il introduit le thème des deux frontières, la liberté du sujet exilique, animant son exilance, se déployant et trouvant sa mesure entre les deux. Se lançant au sein de son exil vers sa la fin et la disparition de son être, incontestablement un post-exil, Benjamin montre que le post-exil est aussi cela : la possibilité de la mort, son acceptation, affermissant l'exilance dans cet ancrage thanatique.

8. Voir l'article cité à la note 5.

Deux expériences successives

Dante nous a inspiré une interprétation de l'exilance sous l'image d'une flèche, suggérant une projection ou un projet. Cela s'applique au sujet exilé dont la conscience n'est pas que rivée à l'origine mais qui est aussi portée vers l'avant, tendue vers l'avenir. Une directionnalité structurant aussi le processus de transmission aux générations ultérieures. Les descendants héritent de l'exilance, condition et conscience, et n'ayant pas directement vécu la condition exilique, ils en reçoivent toutefois la conscience, une conscience post-exilique qui peut ne pas être conscience du post-exil.

Elle est parallèle à ce qui est désigné, à la suite des travaux de Marianne Hirsh, comme *postmemory*, post-mémoire (voir Hirsch M., 1997), et qui décrit le processus selon lequel une génération ayant subi une expérience traumatique en transmet le souvenir aux descendants, seconde génération ne l'ayant pourtant pas vécu. De cette transmission transgénérationnelle du trauma, la shoah fournit le matériau premier. Si le cadre familial est habituellement choisi pour étudier le phénomène, la transmission du trauma opère également en l'absence de liens généalogiques car les œuvres, notamment écrites ou filmées, sont dépositaires d'une capacité similaire. Du *Journal* d'Anne Frank à *Hiroshima, mon amour* de Marguerite Duras, les exemples démontrent la possible réception d'une mémoire amputée et pourtant douloureuse, une mémoire-fantôme, sans que victimes ni témoins directs n'en soient à l'origine. La diffusion de *Si c'est un homme* de Primo Levi ou de *Shoah* de Claude Lanzmann a suscité des constructions mémorielles, individuelles ou collectives, dont l'impact s'est inscrit sur plusieurs générations au point de constituer un héritage. Le système éducatif national est supposé prendre le relais en transmettant une connaissance doublé d'une conscience. Toutefois, le dispositif accuse des ratés lorsque monte la concurrence victimaire et que l'héritage commun est remis en question, faute d'identifications suffisamment fortes – refuser, par exemple, l'enseignement de la Shoah au nom d'une appartenance religieuse non-juive –, ce qui prouve justement qu'il s'agit d'identification mémorielle et non de mémoire identitaire.

Cette dernière procède par exclusion, et parfois pour l'exclusion, tandis que la première cherche à rassembler et créer des terreaux culturels

communs. On en voit l'exemple dans le souvenir biblique de la sortie d'Égypte revendiqué dans des populations noires d'Amérique du Nord ou de la Jamaïque noire-américaines et un contre-exemple dans l'exode arménien accompagnant ou suivant le génocide de 1915 et dont le récit peine à être repris hors de la communauté historiquement concernée.

Primo Levi cite Dante lorsqu'il veut rendre compte de l'enfer du camp nazi, comme si les épreuves rapportées par le poète florentin six siècles auparavant et dans un cadre civilisationnel totalement différent pouvaient recueillir sa propre souffrance. Comme si elles parcouraient la distance requise sans se perdre, telle des flèches lancées par un maître-archer. Les grands écrivains le sont, Dante certainement dont la métaphore de l'arc d'exil ne cesse d'exercer sa pertinence. Biographiquement, il ne revint pas d'exil et il en transmet le témoignage par la *Commedia*. Dans le texte, il ne revient pas plus de son éprouvant périple. A la toute fin, après avoir contemplé dans l'Empyrée la Trinité divine, il est happé par une vision du cercle de l'amour divin et rien nous dit s'il en revint : « Ci défailloit ma haute fantaisie / mais tu virais et pressais mon vouloir/comme une roue au branle égal, amour/qui mènes le soleil et les étoiles » (Dante 1976 : 1674). On se souvient que le périple commença dans une forêt obscure, il se termine sur ces vers et sur cette aveuglante lumière. Dante ne revint pas d'exil mais nous transmet *La Divine Comédie* dont l'écriture, à ce titre, relève donc du post-exil.

Une autre œuvre, abandonnant son appartenance officielle au genre *polar*, se glisse en rivale, du moins dans l'intitulé, *La commedia des ratés* de Tonino Benacquista. Qui a dit qu'une *commedia* devait être divine ? Ce n'est même pas Dante qui l'a prétendu puisque l'adjectivation vient plus tard, de la plume de Boccace. Pas sublime pour un sou, dans une autre langue que le toscan mais avec un casting italien, l'ouvrage de Benacquista, au-delà de la qualité romanesque qui pare toute sa production, offre une mine d'observations sur l'identité post-exilique puisque le héros est un Parisien né de parents immigrants italiens. Le syndrome de la deuxième génération s'intensifie lorsque certaines circonstances l'amènent à se rendre au lieu d'où proviennent ses ancêtres puisqu'il y a hérité des terres. Post-exilé en France, lui le « renégat » (Benacquista T., 2010 : 79), il devient exilé parmi

les Italiens, un destin dont il saisit toute l'ambiguïté dans le Palatino, le train Paris-Rome :

[...] j'oublie que j'ai quitté le pays et la ville que j'aime. Pour un temps indéfini. Je me persuade que ce n'est pas grand-chose, trois fois rien en comparaison de ce qu'ont vécu mon grand-père et mon père. L'exil est une sale manie de l'Italien. Je ne vous pas pourquoi j'échapperais à la règle. Des souvenirs d'enfance me reviennent en mémoire. La mémoire de tous les départs que je n'ai pas vécus. (*Ibid.* : 76)

Là s'inscrit l'authenticité du vécu post-exilique et non dans l'identification fantasmée qui rencontre vite ses limites :

[...] et je me suis mis à imaginer ce qui se serait passé si mon père n'avait pas pris la décision de quitter la région. Ma mère aurait pu être cette femme au cou cuivré, au geste débordant et au rire contagieux. Et moi j'aurais pu être ce jeune gars en maillot de corps jaunâtre qui lit *Il Corriere dello Sport* en faisant tourner un cure-dents dans sa bouche sans prêter la moindre attention au bordel ambiant. Pourquoi pas, après tout. En ce moment même, mon père serait dans sa forêt en train de surveiller le travail des jeunes, en attendant son plat de macaronis. En revanche je ne m'imaginais pas une seconde porter des débardeurs en laine, je n'aime pas le football et j'ai toujours trouvé les cure-dents vulgaires. (*Ibid.* : 76)

Divers épisodes, invitant la mafia, le Vatican et les spectres du fascisme, vont défiler dans lesquels la tension narrative inhérente au genre sert aussi l'ambivalence des sentiments identitaires du narrateur, oscillant entre rejet et revendication, jusqu'au terme du récit qui finit sur un admirable panégyrique détaillé des pâtes. Le « royaume suprême des formes » qu'elles constituent y est soumis à une esquisse phénoménologique – spaghetti, lasagnes, macaronis, raviolis, « chacune d'elles renvoie à un concept [...] » – concluant sur la circularité du tortellini : « L'histoire sans fin. La boucle. Partir. Pour retourner forcément là d'où l'on vient » (*Ibid.* : 214-215-216). Tout est dit *al dente*.

Autre ouvrage truffé de remarques sur l'expérience exilique, le roman de Dany Laferrière, *L'énigme du retour*, les délivre alors que sa trame narrative le présente comme le récit d'un retour d'exil, comme son terme. Retour énigmatique, il pose des questions plus qu'il n'y répond. Ce qui

est traduit par une forme elle-même énigmatique, ne serait-ce qu'en contraste avec les livres précédents : une succession de brefs paragraphes apparaissant sur la page comme des strophes poétiques en vers libres, entre 3 lignes et une dizaine de lignes chacune, que viennent entrecouper des passages en prose romanesque usuelle. Dédiés à la description : « Des montagnes dénudées sur la droite. / Des cactus géants sur la gauche. / La route asphaltée donne l'impression, / au loin, d'un lac tranquille » (Laferrière D., 2010 : 227); ou livrant une réflexion : « Si on revient au point de départ/ cela voudra-t-il dire/ que le voyage est terminé? / On ne meurt pas tant qu'on bouge. / Mais ceux qui n'ont jamais franchi/ la barrière de leur cillage/ attendent le retour du voyageur/ pour estimer si cela valait la peine de partir » (*Ibid.* : 224). Que le texte soit spéculatif ou non, le ton haché se dégageant de l'ensemble crée une impression d'hésitation, de mouvement inachevé, comme une parole d'exilé qui ne pourrait ou ne voudrait atteindre sa plénitude. Incertitude inhérente à l'exilance refusant de choisir entre lieu quitté et lieu gagné.

Le retour est celui du narrateur qui, suite à la mort de son père, révolutionnaire haïtien ayant dû fuir aux États-Unis où il est inhumé, décide de revenir pour la première fois dans son île après une trentaine d'années passées au Canada, ayant lui aussi fui une dictature. Il accomplit donc deux retours, le sien et celui de son père qu'il veut symboliquement enterrer dans le cimetière de son village natal. Un corps vivant, un corps mort et fantasmatique. Le narrateur éprouve simultanément l'expérience exilique liée à son parcours et l'expérience post-exilique naissant de ce qu'il hérite de son père : « Nous avons chacun notre dictateur. / Lui, c'est le père, Papa Doc. / Moi, le fils, Baby Doc. / Puis l'exil sans retour pour lui. / Et ce retour énigmatique pour moi » (*Ibid.* : 270-271). Sans se confondre, exil et post-exil partagent une même charge existentielle, de sorte que l'exilance s'y déploie différemment mais avec une intensité identique, se mesurant ici non pas à la possibilité de la mort mais à son événementialité.

« Mon neveu voudrait devenir un écrivain célèbre. / L'influence de cette culture de rock stars. / Son père est un poète en danger de mort. / Son oncle, un romancier vivant en exil. / Il faut choisir entre la mort et l'exil. / Pour son grand-père c'est la mort en exil » (*Ibid.* : 101). Aidé par le scénario généalogique, la mort a donc frappé et le fils accomplit son devoir inhérent comme il le ferait dans une

tragédie grecque. Elle ne l'accompagne pas moins puisque, déposant le corps spectral de son père au cimetière, il est pris pour Legba, le dieu du vaudou « qui se tient à la frontière du monde visible et du monde invisible. Celui qui peut vous permettre de passer dans l'autre monde » (*Ibid.* : 273-274). Une position exilique entre deux mondes qu'il va abandonner car au chapitre suivant, intitulé « Le dernier sommeil » et qui conclut le roman, il aborde par bateau à voiles le lieu-dit « Les Abricots » : « Les Indiens croyaient/que c'était le paradis. /J'y arrive enfin » (*Ibid.* : 277). Qu'y fait-il ? Dormir dans un hamac pendant trois mois, s'abandonnant à « cette douce maladie du sommeil » dont il peint les effets : « Ce n'est plus l'hiver. /Ce n'est plus l'été. /Ce n'est plus le nord. /Ce n'est plus le sud. /La vie sphérique, enfin. » (*Ibid.* : 279).

Son expérience atteint un terme, la « vie sphérique » où, par définition, se dissout le retour. Suspension conséquente de l'expérience exilique, tarissement de l'exilance si celle-ci commande, comme nous le théorisons, la linéarité et la projection vers l'avant. Est-ce pour autant la fin de l'exil ? Le narrateur apporte une précision : « Un temps enfin revenu. /C'est la fin du voyage » (*Ibid.* : 280). À l'encontre de la croyance commune, mentionnée plus haut, on ne pourrait faire retour dans l'espace mais uniquement dans le temps et ce retour-là détacherait toute énigme. Marcel Proust, exilé dans sa chambre de liège, loin du monde exploré avec tant de minutie, ne l'avait-il pas déjà dit ?

Un autre livre⁹ hante les pages du roman de Dany Laferrière, lui dictant peut-être la forme particulière qu'il adopte, *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire que le narrateur emporte toujours avec lui. « Et là, cette nuit, que je vais enfin vers mon père, tout à coup je distingue l'ombre de Césaire derrière les mots. Et je vois bien là où il a dépassé sa colère pour découvrir des territoires inédits dans cette aventure du langage » (*Ibid.* : 58). Non seulement le retour se fait dans le temps mais il en invente une nouvelle spatialité, effaçant l'ancienne, celle du départ qui aurait pu prétendre accueillir le sujet revenant.

Le narrateur se fait même pragmatique, esquissant un Césaire-mode d'emploi : « J'ai glissé dans la sacoche de mon neveu/Le vieux recueil gondolé par la pluie/Du *Cahier d'un retour au pays*

natal. /C'est avant de partir qu'on en a besoin. / Pas au retour » (*Ibid.* : 259). Il affirme, en d'autres termes, la conscience post-exilique dans l'expérience exilique.

Deux modes d'exilance

Exil et post-exil viennent ainsi figurer deux intensités de la conscience exilique, liées sans rapport de causalité avec la condition exilique. Dans cette compréhension, le schéma linéaire – le post-exil succédant à l'exil – est abandonné au point et posée la présence du post-exil avant l'exil ou au sein de l'exil. Du post-exil dans l'exil.

L'opération herméneutique n'est pas radicalement nouvelle puisque mise en pratique depuis ce qu'on peut appeler le tournant post-moderne dans les sciences humaines. Et justement, l'inversion est similaire à celle qu'avance Lyotard lorsqu'il présume l'action du post-moderne dans le moderne, autre couple notionnel dont la compréhension doit quitter le strict plan temporel pour aboutir à une définition opératoire. Dans *Le postmoderne expliqué aux enfants* – ouvrage qui n'a rien à voir avec les collections du type *Le ceci ou le cela pour les nuls* –, il avance deux interprétations de la présence du postmoderne dans le moderne.

Dans la première, le rapport est quasi organique : « [Le postmoderne] fait assurément partie du moderne. Tout ce qui est reçu, serait-ce d'hier (modo, modo, écrivait Pétrone), doit être soupçonné. » *Modo* signifie « juste maintenant » ou « récemment ». Pour reprendre les exemples donnés, Buren soupçonne Duchamp qui soupçonne Picasso et Braque qui soupçonnent Cézanne. Et on peut encore remonter : Cézanne qui soupçonne Bref, « [une] œuvre ne peut devenir moderne que si elle est d'abord postmoderne » (Lyotard, J.-F. 1993 : 23-24).

C'est la thèse de Shmuel Trigano dans *Le temps de l'exil* qui insiste sur la passivité et la catatonie qui seraient propres au début de l'expérience exilique et qui seraient l'expression de la rupture exilique, un avant et un après, qui pour Trigano se comprendrait sous le mode du *ex nihilo* (Trigano S. 2006 : 15), le principe théologique éclairant la création du monde : « Il n'y a donc pas de conscience immédiate de l'exil, puisque c'est l'exil qui révèle après coup, après le départ, que l'on habitait un lieu. C'est dans le souvenir du départ en effet que le départ se manifeste et peut être identifié. Sur le moment, la conscience est comme assommée,

9. Sans compter l'influence de *L'énigme de l'arrivée* de V. S. Naipaul, au moins par son titre.

aphasique » (*Ibid.* : 17). Que le moment de l'exil ou, plus exactement, du départ en exil ne puisse se vivre au présent serait admissible dans le cas qui lui sert d'exemple : l'injonction de Dieu à Abram de quitter son pays pour se rendre dans la terre de Canaan qui sera donnée à sa postérité (Gen XII, 1) : « Va-t'en de ton pays, de ta patrie, de la maison de ton père et va vers le pays que je t'indiquerai » (*Ibid.* : 11). Je cite la traduction utilisée par Trigano car elle sert son propos. Une voix divine qui viendrait briser la quiétude d'un sujet, scénario prophétique dont la forme la plus vibrante renvoie à Jonas dans son refus d'obéir l'injonction qui lui est faite, entraînant les épisodes de la fuite en bateau, de la baleine et du reste.

Si rupture il y a, incontestablement, il n'est pas certain que l'exilance n'en soit que l'intériorisation et la prise de conscience d'une postériorité. Au contraire, si nous la définissons comme condition et conscience, le rapport entre les deux états n'est pas isotopique et ils ont chacun leur rythme. On peut vivre une condition exilique sans en accepter la conscience ; à l'inverse, on peut nourrir une conscience de l'exil sans que la condition n'en soit attestée. Le processus impose qu'une décision soit prise, toujours susceptible d'être reconsidérée et changée : il revient au sujet de décider qu'il est en exil ou non et ce moment de la décision peut advenir avant le départ effectif, pendant ou après. Lorsque le sujet décide que conscience et condition coïncident, il passe dans le post-exil sans qu'il ne sache encore si les conséquences en seront positives ou négatives.

Dans une perspective empirique, le processus exilique, que ce soit pour instabilité économique ou perturbation politique, est associé à une crise et c'est lorsque sa gravité devient insupportable que le départ survient, de la volonté du sujet ou de l'imposition d'une contrainte. Dans *Exil*, recueil composé alors qu'il était en exil aux États-Unis, ayant quitté la France de Vichy, Saint-John Perse écrit : « «...Syntaxe de l'éclair ! ô pur langage de l'exil ! [...]» » (Saint-John Perse 1972 : 136). L'énoncé surprend car l'éclair suggère une fulgurance, loin de l'ordonnance d'une syntaxe. Sa mention rappelle l'existence d'un état antérieur ainsi que la nature résolutoire de l'éclair qui vient à la fois révéler une crise et lui apporter une conclusion provisoire. Le processus exilique est donc amorcé sur le territoire de départ avant qu'il ne soit quitté.

Benjamin déclina cette idée sur le plan et dans le cadre de l'histoire politique moderne lorsqu'il

mentionne la « crypto-émigration » des communistes dans l'Allemagne de Weimar qui « préparait la véritable » (Benjamin W., 2000b : 247). Virtualité d'une expérience non moins authentique que le départ empirique dont le récit biblique contenait déjà la structure. En effet, avant le chapitre XII de *Genèse*, celui de l'injonction divine à Abram (« Pars pour toi » selon une traduction plus littérale), les derniers versets du chapitre précédent (XI, 27-32) qui égrènent la succession généalogique depuis l'épisode de la Tour de Babel esquissent comme par avance l'itinéraire d'Abram, partant d'Our en Chaldée « afin de se rendre au pays de Canaan » (XI, 31), que le chapitre suivant détaillera. En outre, la tradition, rabbinique et kabbalistique, précise que Abram acquit de lui-même, à l'âge de trois ans ou de quarante, la croyance monothéiste, qu'il détruisit la marchandise de son père faisant commerce d'idoles et que son attitude lui valut l'hostilité du roi Nemrod, lequel lui infligea dix épreuves. Il est en somme semblable au militant de Benjamin alors que la parole divine qu'il reçoit au chapitre XII vient conclure un itinéraire, comme en rétribution pour sa quête, une quête post-exilique avant le départ exilique. L'exégète Élie Munk s'appuyait sur une source kabbalistique pour exprimer la dualité en termes psychologique : « l'indice d'une angoisse intérieure qui se traduit par une instabilité extérieure » (Munk É., 1976 : 118) deux niveaux de perturbation psychique qui dresseraient la scène du post-exil puis celle de l'exil.

Lyotard nous amène toutefois vers une seconde interprétation de la co-présence du post-exil et de l'exil. Pour lui, la fonction « de présenter qu'il y a de l'imprésentable » (Lyotard J.-F., 1993 : 2) caractérise l'art moderne, celui-ci s'attachant aux parts du réel qui échappent aux codes de la représentation et révélant que le hors-cadre n'est pas moins important que ce que le cadre saisit. Or, deux moyens sont offerts afin d'exprimer l'imprésentabilité : soit en faisant fonctionner normalement l'appareillage expressif pour communiquer qu'il y a de l'imprésentable, soit en perturbant le code d'expression pour traduire, montrer, faire sentir qu'il y a de l'imprésentable. Le premier qualifie le moderne qui exprime une « nostalgie » pour « un contenu absent » tandis que « le postmoderne serait ce qui dans le moderne allègue l'imprésentable dans la présentation elle-même » (*Ibid.* : 26). Le moderne procure encore la consolation d'une jouissance esthétique tandis que le post-moderne la refuse en troublant tout

plaisir. Kurt Weill face à Arnold Schoenberg, ces deux grands noms de la musique du XX^e siècle cités parce que les deux musiciens connurent la même expérience exilique en Californie dans les années quarante, fuyant l'Allemagne nazie, et que leurs esthétiques la reflètent de manière divergente, moderne et post-moderne¹⁰.

De même dans l'exilance, il y a une impossibilité de mise en récit car dans quelle langue le faire, dans quel code, celui du pays quitté ou celui de la société d'accueil ? Sur quelle rive chanter ? Une insatisfaction guette le sujet qui veut raconter son exil. Il le vit mais comment le dire ? Il lui faudrait bricoler une troisième langue intégrant les deux qui sont désormais les siennes mais qui, alors, le comprendrait ? « C'est deux vies qu'on pleure. Deux vies vouées à l'absence à la dérive. Deux vies jetées sur un radeau qui vogue d'une rive à l'autre tanguant divague sans jamais vous laisser débarquer sur la terre ferme » (Heboyan E., 2011 : 43). Tout le recueil de récits d'Esther Heboyan dit cette impossibilité de dire dans une langue pleine et légitime les déchirures exiliques, attachées dans son cas à la diaspora arménienne, une impossibilité qui marquera, à l'image du postmoderne dans le moderne, le post-exil dans l'exil. La même lecture peut s'appliquer aux impossibilités que liste Kafka dans sa lettre de 1921 à Max Brod : « [...] l'impossibilité de ne pas écrire, l'impossibilité d'écrire en allemand, l'impossibilité d'écrire autrement, à quoi on pourrait ajouter une quatrième impossibilité, l'impossibilité d'écrire [...] » (Kafka F., 1980 : 394) De ce passage, Deleuze et Guattari ont fait la pierre de fondation de leur formidable théorisation de la littérature mineure (Deleuze G. et Guattari F., 1984 : 20-50) mais l'appareillage conceptuel convoqué insistant sur la notion de minorité risque de faire oublier que le propos de Kafka vise non pas tant la situation d'une communauté que les forces qui l'agitent, à savoir les écrivains juifs germanophones dont le rapport à la langue reflète une conscience exilique contrastant avec la condition exilique des générations antérieures : « Ce que voulaient la plupart de ceux qui commencèrent à écrire en allemand, c'était quitter le judaïsme [...] mais leurs

pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père et leurs pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain » (Kafka F., 1980 : 393) Outre l'image animale évoquant le saut par lequel nous avons précédemment défini le mouvement exilique, les fils illustrent efficacement la pulsion post-exilique visant un nouveau départ tandis que le judaïsme des pères symbolise une posture exilique classique. Nulle surprise à ce que dans la fin de la lettre, Kafka baptise « littérature de tziganes » la production des Juifs germanophones ayant « volé » leur langue d'écriture puisque ceux-ci, à l'instar des Juifs, incarnent par excellent la condition exilique, leur nomadisme mêlant exil et post-exil dans une même identité.

Lyotard précise en outre la signification du *post* qu'il emploie. Le comprendre dans une logique de succession, un schéma progressif – quelque chose après quelque chose –, appartient à la modernité qui pense sa rupture comme une postériorité alors que, précisément, le postmoderne remet en question cette logique de continuité et de progrès : « Nous soupçonnons aujourd'hui que cette «rupture» est plutôt une manière d'oublier ou de réprimer le passé, c'est-à-dire de le répéter, qu'une manière de le dépasser » (Lyotard J.-F., 1993 : 109). Le postmoderne en tant que moderne revient sur son passé et l'interroge. Dès lors, son post « ne signifie pas un mouvement de *come back*, de *flash back*, de *feed back*, c'est-à-dire de répétition mais un procès en «ana-», un procès d'analyse, d'anamnèse, d'anagogie et d'anamorphose [...]» (*Ibid* : 113). Le préfixe *ana-* (ává) est ici fort adéquat car sa double signification (« vers le haut » ou « en arrière » et « de nouveau » ou, si on préfère, retour et reprise) traduit la dimension duelle de l'expérience exilique : puiser dans le passé pour construire un futur sans lien de continuité entre les deux sinon la conscience du sujet exilé.

Le XIX^e siècle est la période où apparaît un nouveau vécu de l'exil dont Heinrich Heine et James Joyce sont des figures exemplaires. Ils quittent leurs pays d'origine, Allemagne et Irlande, parce que l'atmosphère leur est devenue irrespirable afin de poursuivre leur vie et leur œuvre ailleurs. Ils auraient pu y rester au prix de compromis, d'arrangements et gagner une reconnaissance sociale apaisante. Exil volontaire, donc ? Volontaire ou involontaire, la catégorisation semble inadéquate car les facteurs qui poussent au départ ne sont pas forcément mesurables en termes de coercition ou de menace physique. Une pression psychologique

10. Anachronisme que cette qualification puisque le discours sur la post-modernité émergea dans les trois dernières décennies du XX^e siècle alors que les deux musiciens avaient disparu depuis une vingtaine d'années ? Non, dans la mesure où, précisément, le post-modernisme agit dans le modernisme. Un *Working Paper* ultérieur dans la même série comparera les parcours exiliques de Weill et de Schoenberg.

peut avoir des effets aussi délétères, un exil volontaire peut être aussi inévitable qu'un exil involontaire car sous contrainte. Aucun exil n'est jamais vraiment volontaire dans la mesure où il répond toujours à des déterminations extérieures à l'individu ou du moins en liaison avec les circonstances extérieures de son vécu. Nous proposons alors la catégorie d'exil propitiatoire en détachant le terme de son lexique religieux. Il ne s'agit plus, pour gagner leurs faveurs, de faire un sacrifice aux dieux mais de l'offrir au destin: sacrifier le confort d'une appartenance pour s'exposer à la non-résidence, à l'angoisse de l'entre-deux-appartenances afin de poursuivre un cheminement existentiel dans des conditions plus propices et atteindre un mieux-être – une motivation qui rapproche le destin de nos deux écrivains de celui d'un travailleur du Sud gagnant le Nord pour s'assurer un minimum vital. Un mieux-être que nous avons précédemment éclairé grâce à la notion d'excendance trouvée chez Lévinas.

Joyce et Heine qui partent en exil parce qu'ils vivent déjà le post-exil ont déjà coupé les amarres avant même de prendre le large. Admettre qu'il s'agit d'un exil propitiatoire et comprendre leurs départs à cette lumière n'effacent pas le constat d'une apparente contradiction : l'amour-haine que tous deux portent au pays quitté. Plutôt qu'une contradiction, il s'agit d'une tension attisée, perpétuée, cultivée en tant que telle car elle contient une (im)pulsion créatrice ou, plus exactement, une contradiction susceptible d'être transformée en tension féconde et dépassée grâce à cette inhérente fécondité. Elle a donné les récits de Nabokov comme elle a donné *Ulysses* et *Deutschland, ein Winter Märchen* [Allemagne, un conte d'hiver]. Tension applicable à toute expérience exilique que nous repérons simplement plus clairement dans le cas d'écrivains qui en font œuvre.

Les deux ouvrages, au-delà de différences considérables dans la nature et la masse textuelles – une ballade d'un peu plus des 500 strophes de quatre vers rimés divisés en 27 chapitres pour Heine, un roman en 18 chapitres et 3 parties de plus de 700 pages dans *l'in-octavo* de sa première édition pour Joyce –, ont en commun une extrême diversité de styles et de registres. L'écriture arpente les espaces culturels et linguistiques qui sont les siens à l'instar des deux auteurs ayant traversé les territoires de l'Europe. Plusieurs langues en une seule donc, comme les exilés trafiquant les idiomes dans l'économie subjective

parallèle qui leur permet de survivre. De même, la voix narratrice refuse l'unité pour abriter diverses perspectives posées sur les événements rapportés. Peut-être est sa propre expérience exilique qui éclaira Julia Kristeva sur ce qu'elle nomme le « transfini de la langue » où les phrases se mettent à élaborer une signification qu'en surmontant leurs limitations formelles, comme un itinéraire d'exil ne prenant sens que du passage des frontières, « à partir de l'infini dénombrée, phrasée, d'un « discours » polylogue, à sujet d'énonciation multiplié, stratifié, hétéronome » (Kristeva J., 1977 : 186-187). Et d'un autre exilé, Samuel Beckett, elle analysera comment sa « langue d'exil, langue d'amour » (*Ibid.* : 146) réfracte les représentations de l'imaginaire chrétien – mort du père, étreinte de la mère – des sociétés occidentales vu par le prisme freudien. Beckett chez lequel l'exilance se lit dans l'écart entre les voix et les corps qui les portent, creusant l'espace de leur résonance interminable. Alors que toute scène théâtrale peut être considérée comme un lieu en exil du réel mais que la représentation vise justement à le nier, les pièces de Beckett montrent que c'est dans le réel que l'exil doit se lire.

L'exilance accueille naturellement une telle multiplicité interne qui correspond à un vécu biographique pluriel. En d'autres termes, l'exilance mène à la théâtralisation du monde¹¹. Pour le sujet exilé, le lieu où il se tient devient une scène, il joue un rôle car la vie qu'il mène dans le pays d'accueil, il ne la menait pas auparavant et rien ne garantit qu'il la mènera définitivement, qu'il ne devra pas l'abandonner – n'a-t-il pas en principe un lieu qui serait plus authentiquement car plus originellement le sien ? Similairement et simultanément, l'ancien lieu perd de son efficacité, de sa réalité concrète puisqu'il échappe à toute saisie empirique permanente ; il devient pareillement une scène pour le rêve, le désir, ou le fantasme. Si la métaphore théâtrale gêne parce qu'elle suggère une participation active et sereine de l'exilé alors que la situation n'y prédispose pas, on peut préférer la figure de deux écrans où seraient projetés la texture culturelle des lieux d'origine et d'accueil ; l'exilé n'est qu'un spectateur, arrêté à la surface car ne pouvant accéder à la profondeur des deux univers référentiels respectifs, le premier parce qu'en ayant perdu l'usage constant et le second

11. Comme, par ailleurs, elle mène souvent à sa mise à distance par le biais de l'humour ainsi que Heine l'a justement montré dans son Conte d'hiver.

parce que pas encore maîtrisé, si tenté qu'il le soit jamais.

Conclusion

Anabase, publié en 1924, est un poème de l'exil autant que ceux du recueil ultérieur intitulé *Exil*. Pour Saint-John Perse, Nobel de littérature en 1960, l'exil fut une réalité biographique. Né en 1887 en Guadeloupe dans une famille de békés, il gagne la France à 11 ans. Après des études de droit à Bordeaux, le concours des Affaires Étrangères lui ouvre la carrière diplomatique. En Asie de 1916 à 1921 – il écrit *Anabase* en Chine –, puis à Paris où il occupe de très hautes fonctions à l'administration centrale des Affaires Étrangères. En 1940, déchu de sa nationalité française, radié de la Légion d'honneur et ses biens confisqués par Vichy, il gagne l'Angleterre puis les États-Unis. La guerre finie, il y reste, refusant de reprendre ses activités dans l'administration française et intitulant « Lettres d'exil » sa correspondance jusqu'en 1958.

Exilé par les circonstances de sa vie, il s'installe en exil, il y habite en poète comme dans un pays. L'exilance est pour lui naturelle. A 17 ans, il écrit *Images à Crusoe* dans lequel l'interlocuteur est le naufragé revenu à la civilisation, un Robinson s'ennuyant à la ville. Le recueil se termine sur un poème intitulé « Le Livre » : « «... D'un exil lumineux – et plus lointain déjà que l'orage qui roule – comment garder les voies, ô mon Seigneur ! que vous m'aviez livrées ? » (Saint-John Perse, 1972 : 20). La réponse est d'ouvrir ce livre qu'une initiale majuscule rend mallarméen, livre de prophéties et de poésies.

Dans l'éloge prononcé à l'occasion du 7^e centenaire, Saint-John Perse dit de Dante que « [des] marches de l'exil, il gère une solitude plus peuplée qu'aucune terre d'empire » (*Ibid.* : 454). L'exilance peut se faire créatrice car elle ouverture, inspirant l'exilé, désencombré de ses attaches et des ses réflexes culturels, à accueillir des mondes en lui. Par cette expérience, Dante s'expose au post-exil dans l'exil de Florence, accueille le langage qui sera entendu par tous. « Respirer avec le monde demeure sa fonction propre et médiatrice. Et telle est bien la primauté secrète du poète. Il est, au sens premier du mot, « ex-istant » par excellence, se situant au plus près du principe de l'être » (*Ibid.* : 455). Inévitablement, Saint-John Perse a recours au lexique du déplacement lorsqu'il évoque l'œuvre du poète italien :

Pareils aux Conquérants nomades maîtres d'un infini d'espace, les grands poètes transhumants, honorés de leur ombre, échappent longuement aux clartés de l'ossuaire. S'arrachant au passé, ils voient, incessamment, s'accroître devant eux la course d'une piste qui d'eux-mêmes procède. Leurs œuvres, migratrices, voyagent avec nous, hautes tables de mémoire que déplace l'histoire (*Ibid.* : 457).

Et de conclure sur cette définition de la poésie : « Poésie, heure des grands, route d'exil et d'alliance, levain des peuples forts et lever d'astres chez les humbles [...] » (*Ibid.* : 459).

Le titre d'*Anabase*, précise Saint-John Perse, ne doit rien à celui du guerrier et écrivain athénien Xénophon, ancien élève de Socrate. Son *Anabase* est un récit épique rapportant les combats des « Dix Mille », une armée de mercenaires au service de Cyrus le Jeune contre son frère, et leur retraite.

Le mot est employé ici abstraitement, incorporé au français courant avec toute la discrétion nécessaire, dans le simple sens étymologique de : « Expédition vers l'intérieur », avec une signification à la fois géographique et spirituelle (ambiguïté voulue). Le mot comporte aussi, de surcroît, le sens étymologique de : « montée à cheval », « montée en selle » (*Ibid.* : 1145).

Saint-John Perse adresse la mise au point en 1927 à son traducteur en anglais qui n'est pas moins que T. S. Eliot. Car – et ce n'est pas l'un des aspects les moins intéressants du livre –, il est traduit dans les années qui suivent sa parution par des personnalités telles que Bertrand Groethuysen et Walter Benjamin (avec une préface de Hugo von Hofmannsthal) pour l'allemand et Giuseppe Ungaretti pour l'Italie, outre des versions en russe et en espagnol. Comme si le livre venait remplir un rôle dans l'Europe de ces années-là, années d'inquiétude qui furent des années d'exil pour beaucoup, un exil qui se comprend alors dans une « signification à la fois géographique et spirituelle ». Départ, équestre ou non, vers l'intérieur : l'intérieur des terres, ce qu'on a pu appeler exil intérieur, mais, non moins symboliquement, départ vers l'intérieur de soi. Repli en elle-même ou évasion, l'Europe de ces années-là, les années brunes, est en exil d'elle-même.

Le long poème *Anabase* semble rapporter les faits, gestes et pensées d'un conquérant et de ceux

qui l'accompagnent, leur avancée dans de vastes espaces et leur installation dans de nouveaux lieux. Mais il dit surtout la puissance du mouvement lorsque le verbe le reflète, irisant l'aube exilique des nuances du post-exil :

[...] ô chercheurs, ô trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs,
vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quand,
au matin, dans un présage de royaumes et
d'eaux mortes hautement suspendues sur
les fumées du monde, les tambours de l'exil
éveillent aux frontières
l'éternité qui baille dur les sables. (*Ibid.* : 94)

Bibliographie

- Benacquista Tonino (2010), *La commedia des ratés*, Paris, Folio/Policier.
- Benacquista Tonino (1998), *La maldonne des sleepings*, Paris, Folio/Policier.
- Benjamin Walter (2000), « Conversation avec André Gide » (tr. M. de Gandillac et P. Rusch), Œuvres II, Paris, Folio/Essais.
- Benjamin Walter (2000a), « Eduard Fuchs, collectionneur et historien », (tr. R. Rochlitz), Œuvres III, Paris, Folio/Essais.
- Benjamin Walter (2000b), « Commentaires de quelques poèmes de Brecht » (tr. R. Rochlitz), Œuvres III, Paris, Folio/Essais, 2000b.
- Boym Svetlana (2001), *The future of nostalgia*, New York, Basic Books.
- Brecht Bertolt (1967), *Poèmes 6*, Paris, L'Arche.
- Brecht Bertolt (1966), *Poèmes 4*, Paris, L'Arche, 1966
- Dante (1976), Œuvres complètes (tr. A. Pézard), Paris, La Pléiade.
- Deleuze Gilles et F. Guattari Félix (1984), *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- Derrida Jacques (1993), *Spectres de Marx*, Paris, Galilée.
- Gilroy Paul (1993), *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press.
- Heboyan Esther (2011), *Comme un dimanche d'août à Burgaz*, s.l., Editions Empreinte.
- Hirsch Marianne (1997), *Family Frames: Photography, Narrative and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press.
- F. Kafka Franz (1980), *Correspondance 1902-1924* (tr. M. Robert), Paris, Gallimard.
- Kristeva Julia (1997), *Polylogue*, Paris, Seuil.
- Laferrière Dany (2010), *L'énigme du retour*, Paris, Livre de Poche.
- Lyotard Jean-François (1993), *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Biblio/Essais.
- Munk Élie (1976), *La voix de la Thora. Commentaire du Pentateuque*, tome 1, Paris, Fondation Samuel et Odette Levy.
- Saint-John Perse (1972), «Exil », Œuvres complètes, Paris, La Pléiade.
- Trigano Shmuel (2006), *Le temps de l'exil*, Paris, Rivages poche.

Working Papers : la liste

- Hervé Le Bras, Jean-Luc Racine & Michel Wieviorka, *National Debates on Race Statistics: towards an International Comparison*, FMSH-WP-2012-01, février 2012.
- Manuel Castells, *Ni dieu ni maître : les réseaux*, FMSH-WP-2012-02, février 2012.
- François Jullien, *L'écart et l'entre. Ou comment penser l'altérité*, FMSH-WP-2012-03, février 2012.
- Itamar Rabinovich, *The Web of Relationship*, FMSH-WP-2012-04, février 2012.
- Bruno Maggi, *Interpréter l'agir : un défi théorique*, FMSH-WP-2012-05, février 2012.
- Pierre Salama, *Chine – Brésil : industrialisation et « désindustrialisation précoce »*, FMSH-WP-2012-06, mars 2012.
- Guilhem Fabre & Stéphane Grumbach, *The World upside down, China's R&D and innovation strategy*, FMSH-WP-2012-07, avril 2012.
- Joy Y. Zhang, *The De-nationalization and Re-nationalization of the Life Sciences in China: A Cosmopolitan Practicality?*, FMSH-WP-2012-08, avril 2012.
- John P. Sullivan, *From Drug Wars to Criminal Insurgency: Mexican Cartels, Criminal Enclaves and Criminal Insurgency in Mexico and Central America. Implications for Global Security*, FMSH-WP-2012-09, avril 2012.
- Marc Fleurbaey, *Economics is not what you think: A defense of the economic approach to taxation*, FMSH-WP-2012-10, may 2012.
- Marc Fleurbaey, *The Facets of Exploitation*, FMSH-WP-2012-11, may 2012.
- Jacques Sapir, *Pour l'Euro, l'heure du bilan a sonné : Quinze leçons et six conclusions*, FMSH-WP-2012-12, juin 2012.
- Rodolphe De Koninck & Jean-François Rousseau, *Pourquoi et jusqu'où la fuite en avant des agricultures sud-est asiatiques ?*, FMSH-WP-2012-13, juin 2012.
- Jacques Sapir, *Inflation monétaire ou inflation structurelle ? Un modèle hétérodoxe bi-sectoriel*, FMSH-WP-2012-14, juin 2012.
- Franson Manjali, *The 'Social' and the 'Cognitive' in Language. A Reading of Saussure, and Beyond*, FMSH-WP-2012-15, July 2012.
- Michel Wieviorka, *Du concept de sujet à celui de subjectivation/dé-subjectivation*, FMSH-WP-2012-16, juillet 2012.
- Nancy Fraser, *Feminism, Capitalism, and the Cunning of History: An Introduction*, FMSH-WP-2012-17, August 2012.
- Nancy Fraser, *Can society be commodities all the way down? Polanyian reflections on capitalist crisis*, FMSH-WP-2012-18, August 2012.
- Marc Fleurbaey & Stéphane Zuber, *Climate policies deserve a negative discount rate*, FMSH-WP-2012-19, September 2012.
- Roger Waldinger, *La politique au-delà des frontières : la sociologie politique de l'émigration*, FMSH-WP-2012-20, September 2012.
- Antonio De Lauri, *Inaccessible Normative Pluralism and Human Rights in Afghanistan*, FMSH-WP-2012-21, September 2012.
- Dominique Méda, *Redéfinir le progrès à la lumière de la crise écologique*, FMSH-WP-2012-22, October 2012.
- Ibrahima Thioub, *Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture*, FMSH-WP-2012-23, October 2012.
- Danièle Joly, *Race, ethnicity and religion: social actors and policies*, FMSH-WP-2012-24, November 2012.
- Dominique Méda, *Redefining Progress in Light of the Ecological Crisis*, FMSH-WP-2012-25, December 2012.
- Ulrich Beck & Daniel Levy, *Cosmopolitanized Nations: Reimagining Collectivity in World Risk Society*, FMSH-WP-2013-26, February 2013.
- Xavier Richet, *L'internationalisation des firmes chinoises : croissance, motivations, stratégies*, FMSH-WP-2013-27, February 2013.
- Alain Naze, *Le féminisme critique de Pasolini, avec un commentaire de Stefania Tarantino*, FMSH-WP-2013-28, February 2013.
- Thalia Magioglou, *What is the role of "Culture" for conceptualization in Political Psychology? Presentation of a dialogical model of lay thinking in two cultural contexts*, FMSH-WP-2013-29, March 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Some Aspects of External Dimensions of Indian*

- Economy in the Age of Globalisation*, FMSH-WP-2013-30, avril 2013.
- Ulrich Beck, *Risk, class, crisis, hazards and cosmopolitan solidarity/risk community – conceptual and methodological clarifications*, FMSH-WP-2013-31, avril 2013.
- Immanuel Wallerstein, *Tout se transforme. Vraiment tout ?*, FMSH-WP-2013-32, mai 2013.
- Christian Walter, *Les origines du modèle de marche au hasard en finance*, FMSH-WP-2013-33, juin 2013.
- Byasdeb Dasgupta, *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism – A Marxist Perspective*, FMSH-WP-2013-34, juin 2013.
- Kiyomitsu Yui, *Climate Change in Visual Communication: From ‘This is Not a Pipe’ to ‘This is Not Fukushima’*, FMSH-WP-2013-35, juin 2013.
- Gilles Lhuillier, *Minerais de guerre. Une nouvelle théorie de la mondialisation du droit*, FMSH-WP-2013-36, juillet 2013.
- David Tyfield, *The Coal Renaissance and Cosmopolitized Low-Carbon Societies*, FMSH-WP-2013-37, juillet 2013.
- Lotte Pelckmans, *Moving Memories of Slavery: how hierarchies travel among West African Migrants in Urban Contexts (Bamako, Paris)*, FMSH-WP-2013-38, juillet 2013.
- Amy Dahan, *Historic Overview of Climate Framing*, FMSH-WP-2013-39, août 2013.
- Rosa Rius Gatell & Stefania Tarantino, *Philosophie et genre: Réflexions et questions sur la production philosophique féminine en Europe du Sud au XX^e siècle (Espagne, Italie)*, FMSH-WP-2013-40, août 2013.
- Angela Axworthy *The ontological status of geometrical objects in the commentary on the Elements of Euclid of Jacques Peletier du Mans (1517-1582)*, FMSH-WP-2013-41, août 2013.
- Pierre Salama, *Les économies émergentes, le plongeon ?*, FMSH-WP-2013-42, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *L'exil comme expérience*, FMSH-WP-2013-43, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Exilience : condition et conscience*, FMSH-WP-2013-44, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Exil et post-exil*, FMSH-WP-2013-45, septembre 2013.
- Alexandra Galitzine-Loumpet, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP-2013-46, septembre 2013.

Position Papers : la liste

- Jean-François Sabouret, *Mars 2012 : Un an après Fukushima, le Japon entre catastrophes et résilience*, FMSH-PP-2012-01, mars 2012.
- Ajay K. Mehra, *Public Security and the Indian State*, FMSH-PP-2012-02, mars 2012.
- Timm Beichelt, *La nouvelle politique européenne de l'Allemagne : L'émergence de modèles de légitimité en concurrence ?*, FMSH-PP-2012-03, mars 2012.
- Antonio Sérgio Alfredo Guimarães, *Race, colour, and skin colour in Brazil*, FMSH-PP-2012-04, juillet 2012.
- Mitchell Cohen, *Verdi, Wagner, and Politics in Opera. Bicentennial Ruminations*, FMSH-PP-2012-05, may 2013.
- Ingrid Brena, *Les soins médicaux portés aux patients âgés incapables de s'autogérer*, FMSH-PP-2013-06, avril 2013.
- Thalia Magioglou, *Refaire l'Europe ou refaire le « monde » ? Un commentaire sur l'ouvrage : « Refaire l'Europe avec Jürgen Habermas »*, FMSH-PP-2013-07, septembre 2013.
- Samadia Sadouni, *Cosmopolitisme et prédication islamique transfrontalière : le cas de Maulana Abdul Aleem Siddiqui*, FMSH-PP-2013-08, septembre 2013.
- Alexis Nuselovici (Nous), *Étudier l'exil*, FMSH-PP-2013-09, septembre 2013.